

Je rencontre Puech, qui m'emmène déjeuner avec les sous-officiers de la 19<sup>e</sup> compagnie. Ils me font des récits horribles où les marmites jouent le plus beau rôle. Ils parlent avec une sorte d'inconscience des horreurs qu'ils ont vues, et ils ont le fatalisme, la joie sombre et féroce de ceux qui ont vu la mort de près et qui ont pu lui échapper.

Après la soupe, des corvées partent pour aller enterrer les morts dans la forêt de Champenoux. Triste besogne. Des monceaux de cadavres en putréfaction y attendent encore depuis plus de huit jours une sépulture.

Dans les rues, je rencontre beaucoup de camarades. C'est à qui me montrera une capote trouée de balles ou une gamelle défoncée. Chacun me narre l'anecdote qui le concerne, l'impression qu'il a subie. On me raconte la mort du colonel du 206<sup>e</sup>, survenue le premier jour de la bataille. Après une première attaque sur la forêt de Champenoux, le colonel Venot, officier de grande valeur et d'une rare bonté, reçut de la division une note lui disant que son régiment manquait de mordant – quoique celui-ci eût déjà éprouvé de fortes pertes – et lui donnant l'ordre de le porter dans la direction de Bioncourt, à travers la forêt. Le colonel froissa cet ordre insensé, se plaça sur le front de son régiment, la cigarette aux lèvres, une badine à la main, et commanda l'assaut. Il tombait presque aussitôt, frappé d'une balle en plein front, pendant que tombait au même moment le commandant. On me parle des assauts journaliers livrés à la forêt, des furieux combats sous bois, de la mort invisible et partout présente qui frappe trahitricement dans l'obscurité des bois, des balles tirées des arbres, des feux de salve qui partent de tranchées insoupçonnées, cachées au ras du sol, des mitrailleuses qui se démasquent au débouché des layons, et enfin des marmites qui fauchent tout, les arbres et les hommes avec un bruit de tonnerre, les blessures horribles, les cris déchirants, les appels désespérés et la panique folle, la course éperdue vers la lisière des bois, vers le plein air, vers la lumière, les nuits glacées passées dans la tranchée sous la pluie, que sais-je encore...

Le village de Laitre, situé à mi-pente du plateau d'Amance, domine la plaine environnante où s'est déroulée la bataille. Les gerbes pourrissent dans les champs criblés de trous d'obus. La vue montre sur la gauche la sinistre forêt d'où viennent des odeurs nauséabondes; à droite le cône du Pain-de-Sucre.

Le soir rentrent, exténués, les camarades qui reviennent de la corvée des morts. Ils sont sous l'impression du spectacle horrible qu'ils ont vu: les morts putréfiés, noirs, enflés, horribles, et – hélas! – nos camarades, nos pauvres camarades fauchés par centaines, méconnaissables, hideux! Ils ont trouvé, détail curieux, deux morts, un colosse allemand et un petit Français, qui se sont mutuellement embrochés à la baïonnette, et qui sont restés debout, s'appuyant l'un sur l'autre.

Et les histoires macabres ou tristes continuent leur train. On parle des blessés et de leurs souffrances sans nom. De malheureux blessés sont restés cinq jours et cinq nuits dans la forêt, à attendre un secours qui ne venait pas... Cinq longs jours sous les obus et sous les balles, tapis dans les buissons pour n'être pas achevés par les Allemands, cinq longues nuits à hurler de douleur, à crier la soif, la fièvre, à appeler, à délirer, à appeler l'épouse, l'enfant ou la mère absente... Cinq longues nuits à ramper parmi les cadavres pourris, aux blessures fourmillantes de vers.